

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

X—OU L'ON NE S'ENTEND GUÈRE

Les deux femmes montèrent dans la voiture que la oréole avait-prise, et qui l'attendait à la porte.

—Où faut-il conduire ces dames ? demanda le cocher.

Mariquita hésita une seconde.

—Au bois de Boulogne ! dit-elle enfin.

Elle ne voulait pas rentrer chez elle immédiatement, surtout avec sa fille.

Sans se rendre un compte bien exact de ce qu'elle éprouvait, elle avait l'intuition vive que la nouvelle situation créée par elle allait exiger des résolutions rapides et sérieuses, et elle sentait le besoin de se reconquérir d'abord, de voir un peu plus clair en elle-même.

—Oh ! ma mère, ma mère ! s'écria Annette, en se jetant dans ses bras avec une exaltation qui surprit la vraie duchesse de Kandos, est-ce ainsi que je devais vous retrouver après vous avoir cru morte ?... Je vous ai tant aimé... tant désiré !...

Pas un jour, depuis que je pense, que j'ai l'usage de ma raison, ne s'est écoulé sans que j'évoquasse votre figure... Oh ! j'aurais tant voulu vivre auprès de vous !

Mais vous voilà... vous allez m'arracher à jamais à ce milieu infâme... Ce Cuchillo, ce Louis Clermont...

—Oui, mon enfant, répondit la Mariquita, en la caressant,

mais quelque peu embarrassée de ces effusions fébriles, auxquelles elle n'avait point songé, et n'osant mentir, au point de répliquer qu'elle aussi elle avait rêvé de voir, d'embrasser sa fille.

Elle la trouvait jolie, charmante, et elle en fut un peu fière. Cela flatta, d'abord, sa vanité.



Il se mit dont à la suivre, prenant les plus grandes précautions pour ne pas être aperçu.

—Vous me parlerez de mon père, n'est-ce pas ? continua Annette. Je ne l'ai pas connu non plus. Il m'a abandonnée comme il vous avait abandonnée... car je ne crois pas un mot des allusions infâmes débitées contre lui par ce misérable.

Mariquita tressaillit. La situation n'était pas commode.

Pour la première fois de sa vie, elle eut une certaine pudeur de sa vie passée...

Comment dire à cette jeune fille... qui l'intimidait même un peu, par ses façons et ses allures d'un monde si différent de celui où la Marquesa avait vécu... ce qu'il aurait fallu lui dire ?

—Sans doute, fit-elle. J'aurai mille choses à vous dire, ma belle enfant, mais plus tard.

—Nous le vengerons ! dit Annette d'un voix sombre.

—Qui ça ? demanda Mariquita.

—Mon père, Paul de Kandos.

La oréole tressaillit et fronça les sourcils. Elle ne savait que dire, et s'irritait intérieurement de voir pleurer son mari et d'entendre maudire son amant.

Elle hésita un instant ; mais elle n'était pas femme à se complaire dans le vague et à hésiter longtemps.

—Il faut prendre le taureau par les cornes, se dit